

Prédication pour Vendredi Saint 18 avril 2025



évangile de Luc, chapitres 22 et 23

⁴⁷Il parlait encore quand une foule apparut. Judas, l'un des douze disciples, la conduisait ; il s'approcha de Jésus pour l'embrasser. ⁴⁸Jésus lui dit :

- Judas, est-ce en l'embrassant que tu livres le Fils de l'homme ?

⁴⁹Ceux qui entouraient Jésus virent ce qui allait arriver et ils lui demandèrent :

- Seigneur, devons-nous frapper avec nos épées ?

⁵⁰Et l'un d'eux frappa le serviteur du grand-prêtre et lui coupa l'oreille droite. ⁵¹Mais Jésus dit :

- Laissez, cela suffit.

Il toucha l'oreille de cet homme et le guérit. ⁵²Puis Jésus dit aux grands-prêtres, aux chefs des gardes du temple et aux anciens qui étaient venus le prendre :

- Suis-je un brigand pour que vous veniez armés d'épées et de bâtons ? ⁵³Tous les jours j'étais avec vous dans le temple et vous n'avez pas cherché à m'arrêter. Mais cette heure est à vous et à la domination de la nuit.

⁶³Les hommes qui gardaient Jésus se moquaient de lui et le frappaient. ⁶⁴Ils lui couvraient le visage et lui demandaient :

- Qui t'a frappé ? Fais le prophète et devine !

⁶⁵Et ils lui adressaient beaucoup d'autres paroles insultantes.

Répons

¹³Pilate réunit les grands-prêtres, les dirigeants et le peuple, ¹⁴et leur dit :

- Vous m'avez amené cet homme en me disant qu'il égare le peuple. Eh bien, je l'ai interrogé devant vous et je ne l'ai trouvé coupable d'aucune des mauvaises actions dont vous l'accusez. ¹⁵Hérode ne l'a pas non plus trouvé coupable, car il nous l'a renvoyé. Ainsi, cet homme n'a commis aucune faute pour laquelle il mériterait de mourir. ¹⁶Je vais donc le faire battre à coups de fouet, puis je le relâcherai.

¹⁸Mais ils se mirent à crier tous ensemble :

- Fais mourir cet homme ! Relâche-nous Barabbas !

¹⁹Barabbas avait été mis en prison pour une révolte qui avait eu lieu dans la ville et pour un meurtre. ²⁰Pilate leur adressa de nouveau la parole avec l'intention de libérer Jésus. ²¹Mais ils lui criaient :

- Crucifie-le ! Crucifie-le !

²²Pilate prit la parole une troisième fois et leur dit :

- Quel mal a-t-il commis ? Je n'ai trouvé en lui aucune faute pour laquelle il mériterait de mourir. Je vais donc le faire battre à coups de fouet, puis je le relâcherai.

²³Mais ils continuaient à réclamer à grands cris que Jésus soit crucifié. Et leurs cris l'emportèrent : ²⁴Pilate décida de leur accorder ce qu'ils demandaient.

Répons

³³Lorsqu'ils arrivèrent au lieu dit « le crâne », les soldats crucifièrent Jésus à cet endroit-là, ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

⁴⁴⁻⁴⁵Il était environ midi quand le soleil cessa de briller : l'obscurité se fit sur toute la terre et dura jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le rideau suspendu dans le sanctuaire se déchira par le milieu. ⁴⁶Jésus s'écria d'une voix forte :

- Père, entre tes mains, je remets mon esprit.

Après avoir dit ces mots, il mourut. ⁴⁷Le centurion vit ce qui était arrivé ; il loua Dieu et dit :

- Certainement cet homme était juste !

⁴⁸Tous ceux qui étaient venus, en foule, assister à ce spectacle virent ce qui était arrivé. Alors ils s'en retournèrent en se frappant la poitrine de tristesse. ⁴⁹Tous les amis de Jésus, ainsi que les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, se tenaient à distance et regardaient.

Cantique ALL 33 13 : 1 et 4 « O douloureux visage »

Prédication

Il y a quelque chose d'étrange dans le fait de se remémorer une fois par année la mort d'un homme sur une croix... On célèbre plutôt les anniversaires, donc les naissances, ou encore les victoires ou les armistices !

Alors bien sûr, la crucifixion de Jésus, ce n'est pas « simplement » la mort d'un homme sur la Croix... c'est l'abaissement du Fils de Dieu, son sacrifice pour le pardon des péchés, c'est le chemin qui mène à la Résurrection éclatante du jour de Pâques. Mais... c'est aussi – peut-être avant tout – la mort d'un homme sur la croix.

Et c'est étrange de la célébrer, cette mort sur la croix, mais c'est l'occasion de s'y confronter, de la regarder, de regarder en face la mort, et son corollaire ici, le mal.

Et se poser la question du mal, une fois par année, je crois que ce n'est pas trop... merci donc à vous d'être présents ce matin, d'oser vous aussi, vous confronter à la mort et au mal. Le faire, c'est important, j'y reviendrai.

En réfléchissant à ce que j'allais dire, à vous qui êtes prêts à m'écouter parler de la mort et du mal, il m'est revenu en tête un concept que j'avais survolé lors de mes études, celui de la « banalité du mal ».

Et ce n'est pas un hasard si cela s'est imposée à moi. Cette idée de la banalité du mal a été régulièrement évoquée dernièrement, lors de la couverture médiatique du procès dit de Mazan, certains journaux titrant même avec ce jeu de mots « la banalité du mâle »...

Le procès dit de Mazan, c'est le procès des violeurs de Gisèle Pelicot, droguée par son mari jusqu'à l'inconscience, violentée par celui-ci et par des nombreux autres hommes. 51 hommes ont été jugés dans ce procès devenu hors normes, grâce au courage de la victime, qui a refusé le huis clos. 51 hommes, sur les 83 hommes identifiés sur les vidéos, âgés de 26 à 74 ans, insérés socialement, menant une vie ordinaire, sans démêlés avec la justice pour la plupart.

Mais comment est-ce possible ? Comment ?

Le mal serait-il l'affaire de Monsieur tout le monde ?

Cette question de la banalité du mal, c'est celle que s'est posée, lors d'un procès également, la philosophe Hannah Arendt. Il s'agissait du procès de Rudolf Eichmann, nazi criminel de guerre, responsable de la logistique de la « solution finale », c'est-à-dire du meurtre systématique et organisé des juifs, qui mena à la disparition de 5 à 6 millions de juifs, ce qui correspond à environ 40% des juifs dans le monde.

Lorsqu'Hannah Arendt, elle-même juive allemande ayant fui le régime nazi, assiste au procès d'Eichmann, voilà ce qu'elle dit : elle s'attendait à voir un bourreau, et elle observe, c'est son constat, un homme « insignifiant », un « clown ». Quelqu'un qui se réfugie derrière l'exécution d'ordre. Et non pas un « mastermind », un génie du mal, un être maléfique.

Les propos d'Hannah Arendt firent scandale à l'époque ; elle fut accusée de minimiser la responsabilité d'Eichmann, de travestir la réalité des faits. Nous ne pouvons pas ici nous plonger plus dans son propos philosophique, dans ses racines, dans sa réception, mais je trouve personnellement que son intuition reste très actuelle pour penser le mal.

Car c'est bien ça, donc il est question, penser le mal.

« C'est dans la mesure même où nous omettons de penser le mal auquel nous participons, dit-elle, que nous pourrions l'accomplir au mieux. »

Revenons au pied de la croix – si nous l'avions à un instant quitté.

Nous pouvons voir dans la Croix quelque chose d'énorme. C'est l'abaissement ultime. Le Fils de Dieu, le Fils de l'homme, celui qui représente toute notre humanité, qui est torturé, mis à mort, de la plus vile des manières.

Mais en même temps, nous pouvons nous rappeler qu'il y a une banalité absurde dans cette crucifixion... Jésus n'est pas le premier, ni le dernier crucifié. À l'époque de Jésus, la Judée, sous domination romaine, était le théâtre de révoltes juives et de répressions sanglantes. Il y a des récits historiques qui parlent de centaines, voire de milliers de crucifixions lors de révoltes juives. L'historien Flavius Josèphe se fait le témoin d'une de ces persécutions : « la multitude des victimes était si grande que l'espace manquait aux croix, et les croix aux corps. »¹

Qu'est-ce que cela nous dit, si ce n'est que nous pouvons faire du mal une chose normale ?

Par ailleurs, je trouve que le récit de la crucifixion fait par les évangélistes, cette année lu chez Luc, rejoint le constat d'Hannah Arendt sur la banalité du mal et le caractère clownesque, idiot, de ses auteurs. Toutes les personnes impliquées dans le drame de la mise à mort de Jésus sont bien loin

¹ Guerre des Juifs, Livre 5, § 451.

d'être grandioses, diaboliques. Ils n'ont aucune envergure. Pensez à Judas, n'est-il pas juste médiocre ? Et Pilate, qui se cache derrière une décision qu'il n'aurait pas prise de lui-même mais qu'il accorderait aux autres ?

Et tous les autres, ce sont des anonymes, la foule, les soldats, les dirigeants, les prêtres, qui sont-ils ? Ils sont tout le monde et personne à la fois, ils sont aussi Monsieur et Madame tout le monde, des gens qui n'agissent pas par sadisme mais par... par quoi au juste ? Par peur ? Par ennui ? Par bêtise ?

C'est ce que dit notre philosophe : nous faisons le mal par bêtise. Pas parce qu'Eichmann – qui peut symboliser tous les malfaiteurs du monde – manquait d'intelligence, au contraire, mais selon Arendt, il ne pense pas :

« Eichmann était tout à fait intelligent mais il avait cette bêtise en partage. C'est cette bêtise qui était si révoltante. Et c'est précisément ce que j'ai voulu dire par le terme de banalité. Il n'y a là aucune profondeur, rien de démoniaque ! Il s'agit simplement du refus de se représenter ce qu'il en est véritablement de l'autre... »

Le refus de se représenter l'autre, le refus de *penser* l'autre, le refus de *penser* le monde...

Je le redis avec ses mots : « C'est dans la mesure même où nous omettons de penser le mal auquel nous participons que nous pourrions l'accomplir au mieux ».

Alors oui à Vendredi saint, et bravo à vous d'être là, à vous qui cherchez à penser, à penser l'homme, à penser le bien et le mal. Cela ne fera pas de nous des hommes parfaits, mais nous cherchons le chemin.

Jésus a été crucifié par des gens qui ont déshumanisé un homme, ils ont arrêté de *penser* et les pires crimes se produisent lorsque l'on ne pense plus l'humain dans l'autre. C'est la « domination de la nuit », comme l'annonce Jésus à son arrestation.

Cette domination de la nuit, le cri du centurion au pied de la croix vient la déchirer :

« Certainement, cet homme était juste ». Le cri d'un homme qui *pense*. Oui, c'est bien un homme que vous avez tué. C'est bien l'humanité que vous avez mise à mal. Et en faisant cela, vous vous êtes rendus petits, car il n'y a pas de grandeur dans l'horreur.

Il n'y a pas de grandeur dans l'horreur, mais il y a une grandeur dans le bien, dans le bon, dans le vrai, dans le juste. Il y a la grandeur de la résistance. La grandeur de la paix.

Revenant sur la polémique liée à son concept de « banalité du mal », Arendt écrit :

« J'estime (...) aujourd'hui que seul le mal est toujours extrême, mais jamais radical, qu'il n'a pas de profondeur, et pas de caractère démoniaque. S'il peut ravager le monde entier, c'est précisément parce que, tel un champignon il se propage à sa surface. **Ce qui est profond en revanche, et radical, c'est le bien – et lui seul.** »

« Ce qui est profond et radical, c'est le bien – et lui seul. »

C'est en fait pour cette petite phrase-là que j'ai choisi de parler de ce sujet difficile de la banalité du mal.

Car Jésus, lui, a choisi le bien, profondément, radicalement.

Quand il est trahi, il fait le choix du pardon. Quand on sort les armes contre lui, il fait le choix de la non-violence. Quand on blesse sous ses yeux, il fait le choix de la vie. Quand on l'accuse, il fait le choix du courage. Quand on le viole, il fait le choix de la douceur. Quand on fait le choix de la haine, il fait le choix de l'amour.

C'est qui est profond et radical, c'est le bien. Il n'y a pas de grandeur dans l'horreur, mais il y a une grandeur dans ce qui s'y oppose et Jésus nous en montre le chemin.

Le premier pas est là : il faudra *penser*. Penser, pas dans le sens intellectuel, pas dans un sens scolaire, mais penser comme chercher, chercher à voir, à comprendre, juste, simplement, essayer. Au pied de la Croix, en célébrant Vendredi saint, comme le centurion qui voit l'homme, nous sommes invités par le Christ à penser notre humanité.

Ainsi, la Croix n'a plus rien de banal – elle nous ancre profondément, radicalement, dans ce qui fait de nous des humains, sous le regard de Dieu.

Amen.

Références et citations :

BAUDOUI, Remi. *La banalité du mal arendtien : controverses et limites d'usage d'une formule*. In: Enjeu, 2016, vol. 8, p. 63–75. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:92792>.